

COLD CASE POUR UN MARIAGE NOIR

JEAN MONNIER

Jean Monnier

Cold case pour
un mariage noir

© Jean Monnier, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2777-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Sakura

Les invités continuaient à affluer. La maison débordait de monde. Les rires, les éclats de voix, la musique faisaient un vacarme infernal qui lui écrasait les tympans. Solitaire dans un couloir, une bière à la main, Marc regardait toute cette excitation sans pouvoir s'y fondre. Depuis qu'il était arrivé à cette fête il n'avait pas réussi à se décrisper. Obnubilé par ses soucis il avait été incapable d'engager la moindre conversation.

Plus tôt dans la journée il avait appris qu'il n'avait plus de travail. Il était surveillant à l'International Academy, l'unique école française de Berkeley. La raison invoquée avait été que son permis de travail n'était pas en règle. La vérité était que la mère d'une gamine, qu'il avait fait pleurer en la grondant un peu trop fort, s'était plainte. Il n'en fallait pas plus ! Quand les parents payent 25 000 \$ par an de frais de scolarité dans une école primaire où on parle français, la direction est aux ordres.

Bien sûr, il était en situation irrégulière, comme la moitié des autres pions de cette école, ainsi que la majorité de tous ceux qui font les petits boulots dans cette ville. Pour 200 \$ il avait acheté un faux permis de travail que les vendeurs à la sauvette proposaient ouvertement à côté de la marijuana et de la cocaïne dans le quartier noir d'Oakland, la ville voisine.

Cela faisait un an qu'il avait ce boulot. Le directeur n'avait jamais été dupe, mais il était tellement difficile de trouver des surveillants francophones qu'il ne cherchait pas à vérifier l'authenticité des documents qu'on lui fournissait. Son accent marseillais l'avait aidé aussi, le directeur ayant un faible pour cette ville où il avait débuté comme prof de math au lycée Daumier. Pas assez pourtant

pour vouloir prendre sa défense.

C'est ici, à cette fête, qu'il devait retrouver Vanessa, sa petite amie. Elle avait dit 21 heures et il était déjà plus de 22 heures. Il l'avait déjà appelée d'une cabine avant d'arriver, mais elle n'avait pas répondu. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien foutre ? En d'autres circonstances, ce retard n'aurait fait que de l'irriter, ce soir, cela le rendait anxieux. Cette fille lui plaisait énormément au point même d'en être amoureux, même s'il n'osait se l'avouer. Ce sentiment le rendait faible et dépendant. Maintenant, après la perte de son emploi, son insécurité avait redoublé. Il choisit de l'appeler une deuxième fois. Il connaissait assez son hôte pour lui demander d'utiliser son téléphone. Peine perdue elle était toujours sur répondeur. Ni tenant plus, il décida d'aller chez elle, voir ce qui se passait. Il sortit retrouver sa moto, une veille Harley-Davidson de 1972 qu'il avait achetée dans une vente aux enchères des surplus de la police et avec laquelle il ne passait pas inaperçu, pas seulement pour son bruit.

Vanessa habitait un quartier proche de l'université, en arrivant devant la maison il crut qu'elle y était, puisque sa Saab était dans l'allée devant le garage. Pourtant il eut beau tambouriner dans la porte, personne ne vint ouvrir. Il était possible qu'elle soit sortie avec Cheryl sa colocataire, la voiture de celle-ci n'étant pas là. Cette conclusion le mettait en colère. Elle lui aurait posé un lapin pour aller s'amuser avec cette Cheryl ? Une drôlesse celle-là qui n'arrêtait pas de lui faire les yeux doux chaque fois qu'il restait chez elles. Il prenait cela pour une forme de trahison. Suivre cette salope plutôt que de sortir avec lui et sans explication, c'était dégueulasse ! Il sentit le découragement le gagner.

Le moral à zéro, il décida de rentrer chez lui. Il habitait derrière San Pablo Avenue, un quartier pauvre où les maisons avoisinaient les entrepôts et les fabriques. En roulant, il pensait à ce qui pouvait clocher dans leur relation. Elle n'était venue qu'une fois chez lui, la pauvreté lui faisait peur. C'est vrai que c'était loin du monde étudiantin, ici les punks bardés de piercing avoisinaient les noirs désœuvrés et les *chulos* mexicains aux tatouages rudimentaires, mais au final, hormis la pollution, ce n'était pas plus mal qu'ailleurs et c'était bon marché.

Il partageait un appartement avec Serge, un parisien qui était en Californie depuis plusieurs années. Les deux hommes ne pouvaient pas être plus différents. Lui, un marseillais d'origine corse un peu macho, mais d'une jovialité simple et toute méridionale, l'autre un homosexuel compliqué à l'excès et complètement

amoral. Il s'était souvent demandé pourquoi Serge l'avait choisi pour être son colocataire, car les deux hommes se méprisaient réciproquement, sans doute la langue française qui les avait rapprochés et ils étaient aussi tous les deux en situation irrégulière. Le parisien prenait le marseillais pour un rustre et le marseillais prenait le parisien pour un snob affabulateur. Marc avait bien ri quand quelques mois plus tôt Serge lui avait raconté avoir été l'amant d'un célèbre philosophe français qui venait faire des conférences à l'université, un nommé Michel Foucault. Pour prouver ses dires, il lui avait montré une photo où il se trouvait avec le soi-disant philosophe. C'était un drôle de petit bonhomme assez âgé, habillé tout en cuir, la tête rasée comme un moine tibétain. Ridicule, essayer de lui faire croire qu'un vieux pédé sadomasochiste puisse être un grand philosophe, après ça on dit que se sont les Marseillais qui racontent des galéjades.

Bien intégré dans le milieu gay, Serge avait une vie sexuelle débridée, tout à l'opposé de Marc. Le week-end, il était serveur dans un célèbre restaurant gay de San Francisco, *The Sausage Factory*, mais il vivait surtout d'un petit trafic de drogue qui lui permettait d'assurer sa propre consommation de cocaïne. Il était dans la cuisine quand Marc rentra, du premier coup d'œil il vit que celui-ci n'était pas dans son assiette.

— Dis donc, t'en tires une tronche ! Quelque chose qui ne va pas ?

— On m'a posé un lapin.

— C'est tout ?

— C'est déjà pas mal... mais j'ai aussi perdu mon boulot.

— Ah ! Merde !

— Comme tu dis.

— Comment tu vas faire pour le loyer, t'as déjà un mois de retard.

— Tu peux attendre... je vais trouver quelque chose.

— Mouais ! Faudra que tu fasses vite.

— Te tracasse pas.

L'esprit toujours occupé par les soupçons sur son amie, Marc décida encore

une fois de l'appeler, sur le répondeur du téléphone de sa chambre elle avait laissé un message très court : *je ne peux pas venir ce soir — désolé — je vais partir pour quelques jours, je te rappellerai à mon retour — besoin de faire une pause.*

Il cria presque :

— Putain ! C'est quoi ça ? Faisant sursauter Serge qui l'interrogea.

— Il y a un problème ?

— Non ! Non ! Ça va.

Il prenait cette nouvelle comme un coup de pied dans le ventre. Pourquoi lui faisait-elle un coup pareil juste au moment où il avait besoin d'elle ? Il avait peur de comprendre. Faire une pause ? Ça, c'était une façon de gonzesse d'annoncer la fin d'une relation. Il n'avait rien vu venir, qu'est-ce qui s'était passé ? Tout allait bien entre eux, la baise était super et n'allait que de mieux en mieux. Pourtant il avait toujours pensé que ça devait arriver, car il y avait trop de différence entre eux.

Lui un étranger sans papier, elle une étudiante de Berkeley fille d'un grand avocat de San Francisco. Un prolo avec une bourgeoise on ne voyait ça que dans les romans. La seule chose qui les rapprochait c'était la langue française. Elle parlait français et était même d'origine française comme son nom Desprez l'indiquait.

Ils s'étaient rencontrés six mois plus tôt en faisant la queue dans un cinéma où l'on passait des films français. Elle revenait d'un séjour à la fac d'Aix en Provence, comme il était de Marseille la conversation avait été très facile. Leur attraction avait été tout de suite réciproque et passionnée. Ensemble ils avaient vécu sur un nuage, jusqu'à ce soir. Il n'avait jamais soupçonné qu'il pouvait y avoir un problème. Elle semblait très attachée, toujours pleine d'affection. Rien que la nuit d'avant-hier, qu'il avait passée chez elle, pendant qu'ils faisaient l'amour elle avait crié son nom. Avec elle il arrivait à se dépasser, il devenait le roi de la couverture. Qu'est-ce qui avait pu la faire soudainement décider de faire une pause ? Ça ne tenait pas debout ! Serge le fit sortir de ses pensées en l'interpelant.

— Comme tu n'as plus de boulot, je me disais que j'aurais peut-être quelque chose pour toi.

— Ce serait quoi ?

— Une petite livraison.

— De la drogue ! Je ne sais pas.

— C'est à toi de voir. 200 \$ pour porter un paquet à une adresse dans les collines, c'est sans risque.

— C'est tentant, pourquoi tu ne le fais pas toi-même ?

— La livraison doit être faite ce soir et je devrais déjà être à San Francisco, je pensais à toi comme une faveur, pour t'aider, mais je peux le faire si t'es pas intéressé.

— D'accord, je m'en occupe, mais à condition que tu me fasses une avance tout de suite.

— Ça marche.

Comme il était déjà 23 heures passées, Marc n'attendit pas pour se rendre à l'adresse indiquée. C'était dans les collines au-dessus de l'université, un beau quartier très boisé plus ou moins réservé aux professeurs. Les rues très mal éclairées montaient à pic. Il eut un peu de mal à trouver la maison qu'il cherchait.

Pendant qu'il s'orientait, il se remit à penser à Vanessa. Qu'est-ce qu'il avait bien pu faire ou dire pour qu'elle s'éloigne de lui ainsi ? Il s'était toujours montré très prévenant, il avait toujours supporté ses sautes d'humeur sans jamais ne rien dire. Des crises de snobisme pendant lesquelles rien ne lui plaisait, tout était si grossier. À certains moments pourtant, il avait dû faire des efforts pour se contrôler. Il y avait cette consommation abusive de café qui y était peut-être pour quelque chose. Elle buvait des cafés au lait du matin au soir quelques fois à minuit elle était encore en train de siroter ces énormes tasses d'un demi-litre qu'on ne trouve qu'aux États-Unis. Une vilaine habitude, bien américaine qui lui déplaisait comme beaucoup d'autres choses dans ce pays. Malgré tout, ce n'était qu'un détail.

Finalement, son phare balaya l'entrée de la propriété de Kashin qu'il dépassa d'une centaine de mètres avant de faire demi-tour et de s'immobiliser dans la descente. À pas de loup, il avança vers la villa. Les eucalyptus autour de la

maison dégageaient une bonne odeur. L'endroit était bien choisi pour une demeure. Il s'engagea dans la propriété, la voie le mena à une cour entourée de deux garages. Sur la droite, un escalier escarpé conduisait à une terrasse sur pilotis. Sur la longueur de cette terrasse, une large porte-fenêtre. En se retournant, on avait une merveilleuse vue de la baie de San Francisco qui en dessous était illuminé dans la nuit comme un million de sapins de Noël.

Derrière la fenêtre, les rideaux mal ajustés laissaient filtrer des faisceaux de lumière. Marc appuya sur la sonnette et attendit, mais personne ne répondit. Il sonna une deuxième fois et sans trop attendre frappa sur les vitres avec ses clefs. Mais, tout cela restait sans effet, alors qu'il pouvait entendre la télévision à l'intérieur. Il se remit à sonner, cette fois appuyant très fort et très longuement, toujours rien ! Qu'est ce que c'était que cette situation ? Par un réflexe d'impatience, il tourna la poignée, la porte n'était pas verrouillée, il appela :

— Il y a du monde ! Monsieur Kashin ! Monsieur Kashin !

Aucune réponse. Il se dit, « Merde... je laisse le paquet ici... et puis... je me tire... j'aurais fait ce qu'il m'a demandé. » Timidement il entra. Ses pieds s'enfonçaient sans bruit dans l'épaisse moquette. La pièce était fortement éclairée. Au milieu entre un fauteuil renversé et une belle plante d'appartement cassée, un homme gisait allongé sur le ventre. Marc regarda rapidement autour de lui avant de traverser les quelques mètres qui le séparaient du corps. L'homme était corpulent, chauve, d'un âge avancé, ses lunettes étaient écrasées sous son visage. Il avait un gros trou au-dessus de l'oreille d'où coulait doucement un filet rouge qui vidait ce qui lui restait de sang. Ce cadavre correspondait à peu près à la description que Serge lui avait faite de Kashin. La surprise passée, la peur saisit Marc. Il jeta la coke sur le plancher et s'enfuit. Se précipitant dans l'escalier raide il trébucha et faillit se rompre le cou.

Il avait presque quitté la propriété quand il entendit une voiture y rentrer et vit les faisceaux de ses phares se diriger vers lui. Il fit demi-tour. Mais où se cacher ? L'escalier faisait face directement à la voie d'accès. Le rez-de-chaussée de la maison n'offrait aucune issue. C'était un véritable piège. Au bout de la cour, les garages étaient fermés, seule restait la voiture de Kashin. Poussé par la panique Marc se dirigea vers elle. Les portières n'étaient pas verrouillées. Il se glissa sur les sièges arrière, se faisant aussi petit que possible. En pénétrant dans la cour la voiture illumina tout autour d'elle aussi fortement qu'en plein jour. Elle vint stationner juste à côté de la Mercedes et semblait vouloir y rester pour